Les pérégrinations d'un Russe aujourd'hui au Canada

Article de M. Gorbatenko écrit spécialement pour "l'Album Universel"

M. Gorbatenko

Le 6 mai 1900, je prenais l'express de Moscou, en route pour la Chine. Jusqu'à Stretensk les choses allèrent assez bien, mais à partir de là... ! ! Le navire sur lequel je me trouvais maintenant s'échouait à tout bout de champ sur les bancs de sable qui caractérisent la Chilka, à l'époque des eaux basses. Je réussis toutefois à atteindre Michajlo-Semjenovsk, village situé au confluent de l'Amour et de la Soungari. C'est là que je rejoignis quelques compagnons de voyage, partis de Moscou avant moi : ma tante et son mari, et une dame qui allait trouver son mari en Mandchourie.

Le voyage est repris au milieu de difficultés qui tournent presqu'aux malheurs. J'avais réussi, de peine et de misère, à me procurer quatre billets de passage sur le bateau appartenant à la Compagnie du chemin de fer de l'Est chinois. Le 15 juin, nous étions à Charbine. A peine avions-nous mis pied à terre que nous étions chez l'ingénieur en chef pour obtenir de lui nos billets de passage sur le chemin de fer.

—Parfaitement, nous répondit-il, mais vous devrez attendre une quinzaine de jours avant de vous mettre en route, vû que des brigands chinois et des boxeurs terrorisent les pays d'alentour.

—Eh ! bien, dîmes-nous, puisqu'il faut attendre, attendons ; ce repos forcé nous fortifiera contre la fatigue des 300 verstes qu'il nous faudra bientôt faire à cheval. Visitons Charbine.

Nous y étions depuis trois semaines quand, de Thelin, ville de l'intérieur de la Mandchourie, nous est arrivé l'ingénieur G..., qui nous dissuada fortement de pousser plus loin notre voayge. Quelques jours plus tard, on annonçait d'autre source que les Russes avaient dû évacuer Thelin, puis qu'ils étaient cernés par 20,000 Chinois, qu'ils avaient tous été massacrés, et que sais-je encore ! Vous comprenez que ces nouvelles n'étaient guère faites pour rassurer les dames de notre compagnie.

Ce fut bien autre chose quand on vit arriver 5,000 Chinois en armes sous les murs de Charbine et asseoir leur camp à moins de deux verstes de la ville. Les Célestes passèrent les premiers jours à sonner de la trompette et à battre le tambour ; puis ils se mirent à tirer du canon. En face de pareilles manifestations belliqueuses, la plus grande partie des habitants de Charbine — c'est-à-dire les civils — se réfugièrent à Pristan, village bâti sur les rives de la Soungari et de là à Chabarovsk.

La garnison de Charbine se composait à cette époque de moins de 500 cosaques.

Le 3 juillet, sur les 5 heures du soir, quelques centaines de Chinois armés sortirent de leur camp et se dirigèrent vers la ville. Le colonel Gerngross se porta à leur rencontre, à la tête d'une cinquantaine de cosaques. Avant de commencer les hostilités, il leur demanda la signification de cette attitude belliqueuse. Les Chinois répondirent que c'était un simple exercice de soldats ; de la manoeuvre ordinaire, quoi !

Vous feriez mieux, leur observa le colonel Gerngross, de regagner votre camp ; autrement..... ! Les Chinois jugèrent prudent d'en agir ainsi; mais on ne dormit guère à Charbine, cette nuit-là, tant les hostilités étaient imminentes.

Le lendemain, l'ingénieur en chef donna l'ordre à tous les civils qu'il y avait encore à Charbine de se replier sur Pristan. Quel spectacle désolant que celui de ces femmes qui pleuraient, de ces populations fuyant devant des bandes armées, pour qui les lois de la guerre connues en Europe n'existent pas. L'affolement devint si intense parmi les civils qu'un jeune télégraphiste en perdit complètement la tête et se suicida.

A leur arrivée à Pristan, les populations furent immédiatement mises à bord des bateaux et dirigées sur Chabarovsk, sans aucune protection armée de la part des Russes ; ce n'est qu'à cette condition, en effet, que le gouvernement chinois avait permis aux non-combattants d'évacuer Charbine. Assez illusoire la protection promise aux civils par les autorités chinoises ; aux environs de la forteresse Sansïn, à mi-chemin entre Charbine et Chabarovsk, il fallut attendre huit heures la permission du commandant de place de continuer le voyage. C'est même de cette forteresse que des coups de canon ont été tirés sur un bateau à vapeur russe, qui passa en cet endroit quatre heures après nous.

L'ingénieur en chef avait obtenu pour sa femme une escorte de dix soldats. Moins fortuné, l'ingénieur Bernstein fut tué et sept personnes furent blessées.

La retraite sur Chabarovsk nous prit dix jours. Nous n'avions pour apaiser notre faim que des conserves alimentaires et, de temps à autre, un morceau de pain noir, payé dix fois sa valeur. Huit enfants âgés respectivment de 1 à 3 ans moururent en chemin. Enfin, le 27 juillet, nous atteignions Chabarovsk, où nous sommes restés jusqu'à la fin de l'insurrection chinoise.

Ici comme à Charbine, les rumeurs les plus alarmantes couraient la rue. On s'attendait d'un jour à l'autre à voir les bandes chinoises se ruer sur la ville, mais il n'en fut rien, et ce sont plutôt les incidents comiques qui ont défrayé la chronique de cette période agitée. En voici un entre cent :

Nous étions à Chabarovsk depuis une semaine lorsque, dans la soirée, on entendit soudain des coups de feu. Les soldats coururent aux armes et bientôt toute la ville fut en émoi.. C'était une fausse alerte due à l'ébriété de deux officiers qui, ayant entendu le soir la bacchanale qui se faisait dans un théâtre où se jouait un drame militaire, se figuraient que c'était un commencement d'insurrection. Ils se mirent à tirer du pistolet pour en imposer aux prétendus insurgés ; les sentinelles appelèrent les postes entiers par le sacramentel cri : "Aux armes !" Les civils firent chorus. Que ce fut, pendant un bon quart d'heure, un chahut à n'y rien comprendre ! Inutile d'ajouter que les deux officiers en goguette, cause de tout ce branle-bas, attrapèrent des arrêts bien conditionnés.

C'est à quelque temps de là que mon père vint nous rejoindre à Chabarovsk, et les détails qu'il nous donna de la retraite des Russes de Thelin ne furent pas sans nous inspirer de sérieuses réflexions. Plus d'une fois ils furent enveloppés par les Chinois, comme à la station Chouanmj, où ces derniers étaient au nombre de 3,000, alors que les Russes n'étaient que 400, y compris les cosaques et les ingénieurs, et même trois femmes.

Quand les troubles eurent été apaisés, nous retournâmes à Charbine, d'où, au mois de novembre, avec une escorte de cent cosaques environ, nous pûmes reprendre notre voyage.

Que vous dirai-je de mes impressions en Chine ; c'est d'abord que toutes ces petites révoltes signalées de-ci de-là sur différents points du pays ne sont que les préliminaires d'un soulèvement qui deviendra un jour général dans toute l'étendue de l'empire chinois.

Des Chinois eux-mêmes ? C'est qu'ils ne manquent certes pas d'intelligence, mais qu'ils sont routiniers et fatalistes. Confucius leur a dit, il y a des milliers d'années, que l'empereur seulement peut se servir d'un carrosse à quatre roues, et depuis lors ils ne se servent, pour les transports ordinaires, que de voitures à deux roues, auxquelles ils attellent six et sept chevaux.

Le rêve de tout Chinois, en sus du mandarinat, qui n'est pas à la portée du peuple, est de devenir un jour marchand, ou, comme ils disent, "un peu marchand". C'est ainsi que nombre de coolies employés à la construction du chemin de fer en Mandchourie se sont improvisés marchands dans les rues de leur village, avec une simple planche de six pieds de long comme comptoir et magasin, offrant en vente, devinez quoi : quelques clous ou quelques fers à cheval qu'ils nous avaient volés alors qu'ils etaient à notre emploi.

L'opium, qui occupe une si grande place dans l'économie chinoise, est d'un prix qui en fait un luxe inabordable pour les classes pauvres, naturellement les plus nombreuses en Chine.

La rédaction de l'"Album Universel" m'a demandé de lui dire comment je suis venu au Canada. C'est à la fin de 1902 que je décidai de venir en Amérique. Le russe est ma langue maternelle ; ne sachant pas un traître mot d'anglais, mais un peu de français — pour l'avoir appris à l'école, — je me dis qu'à l'article de la langue je m'accommoderais probablement mieux du Canada que des Etats-Unis. Je demandai en conséquence au célèbre esperantiste, Kasi-Gi-rej de Moscou, une lettre de présentation pour l'un de ses amis au Canada.

J'oubliais de vous dire que je suis moi-même un adepte de la langue internationale qu'est l'Esperanto.

C'est donc avec une lettre de présentation de monsieur Kasi-Gi-rej que j'ai quitté la Russie pour un voyage de quelques mois, peut-être même de quelques années au Canada. Cette lettre m'a valu de la part des esperantistes de Montréal un trop bienveillant accueil pour que je ne profite pas de l'occasion qui m'est offerte aujourd'hui de leur en témoigner publiquement ma plus vive gratitude.

W. Gorbatenko

LES ALSACIENNES

Reverrai-je le lieu béni,
Le cher pays de mon doux rêve,
Où les cigognes font leur nid,
Où l'heure s'écoule trop brève ?...

Je voudrais vous revoir encor,
Filles d'Alsace aux nattes blondes,
Aux corsages pailletés d'or,
Aux yeux bleus plus clairs que les ondes.

J'aimais ces sombres noeuds flottants,
Fleurs de deuil, couronnant vos têtes ;
Fleurs prises par les Allemands
Aux tristes jours de nos défaites !

J'aimais entendre le refrain
Que murmuraient les lavandières ;
J'aimais passer les eaux du Rhin.
Avec le sjeunes batelières.

Quand le raisin avait jauni
Dans les vignes de la montagne,
On voyait à l'infini
Etoiler toute la campagne.

Et c'était un coup d'oeil charmant
Que vos guimpes blanches coquettes,
Vos jupes d'un rouge éclatant,
Vos corselets à épaulettes.

Tout a fui !... Mais le souvenir
Dans mon coeur a laissé sa trace ;
Et ni l'âge, ni l'avenir
N'effaceront ce mot "Alsace !

Reverrai-je le lieu béni,
Le cher pays de mon doux rêve,
Où les cigognes font leur nid
Où l'heure s'écoule trop brève ?...

GRETCHEN.

PENSÉES

Si je vais, qui reste ? Si je reste, qui va ?

* * *

Les visites font toujours plaisir, quand ce n'est pas en arrivant, c'est en partant.

* * *

L'honneur sans argent est comme ces vieilles médailles de bronze, qui n'ont de cours qu'auprès des amateurs d'antiquités.

* * *

Ce qu'il y a de plus beau après le génie, c'est la puissance de le comprendre et de l'admirer.

Qui vit caché vit heureux.

UNE PROPHETIE.

Sans être grand prophète, on peut dire ceci : Le XXième siècle saura gré au XIXième siècle de lui avoir transmis le BAUME RHUMAL.